

et ces quatre salles qui également espacées et en ligne perpendiculaire à la façade facilitent la circulation des nombreux visiteurs.

L'immensité de ces salles, les flots tumultueux de la foule, l'agglomération de tous les objets exposés produisent à la première vue une impression spontanée qui se dissipe néanmoins au fur et à mesure que l'esprit plus calme et moins troublé trouve le temps de réfléchir. On finit bientôt par comprendre que cette exposition est, sans le vouloir peut-être, un appel fait en général au charlatanisme et à la médiocrité. Le vrai talent s'y montre peu, et si vous le rencontrez quelquefois vous lui trouvez un air morose et boudeur, tant il a honte de se voir en si mauvaise compagnie.

Il en est des expositions comme de toutes les choses de ce monde, avec le temps toutes les institutions possibles s'aliènent et se détruisent: Seulement elles survivent à leur corruption et finissent par devenir nuisibles plutôt que nécessaires, humiliantes plutôt que glorieuses.

Oh! qu'il y a loin de cette exposition à celle de 1806. Que de noblesse, que de franchise il y avait dans l'émulation de cette époque! Comme l'industrie était grande, sévère et imposante! Elle était encore assez plébéienne pour qu'on put voir sur elle les traces de cette démocratie où elle avait trouvé en 1798 et 1801, les premiers germes de sa force naissante.

Vous rappelez-vous combien la France fut étonnée, et combien l'étranger, terrassé par nos victoires, le fut encore par la simple vue de notre industrie devenue, en si peu de temps, aussi productive aussi intelligente.

Les Oberkamp, les Dolfus Mieg, les Kœchlin, les Hartmann déployaient devant nous leurs magnifiques toiles peintes. Cunin Gridaine portait le dernier coup aux étoffes patriciennes avec ses draps et ses tissus de laine. Callo s'illustrait dans le travail du fer et de la fonte; Thomire et Raviro par leurs bronzes ciselés, rappelaient le génie de Benevenuto Cellini. Odiot était admirable par ses produits d'orfèvrerie; et nouveau Bernard de Palissy, Utzschneider se présentait avec ses belles poteries de grès et de terre de pipe.

L'exhibition de 1806 était-elle donc si belle parce que l'industrie qu'elle représentait était jeune et avait ainsi tous les charmes de la jeunesse. Non.

Mais alors on comprenait le but d'une exposition; on la considérait comme une revue industrielle. Avant de livrer bataille, ou de se défendre imprudemment contre les agresseurs étrangers; on aimait à peser ses forces, à calculer ses chances de succès. L'exposition, c'était une revue au Champ-de-Mars; la veille, c'était le doute; le lendemain, la certitude d'une victoire.

Mais alors le pouvoir était sobre dans les récompenses qu'il accordait. Il n'y avait de mérite que là où il y avait du mérite et partant de *croix* que là où il avait du mérite; et ce mérite, ce n'était pas ce talent au petit pied qui se frôle aujourd'hui contre les échoppes des Champs Elysées; c'était l'intelligence, cette intelligence qui donne la vie à toute industrie, qui fait qu'une chose est belle par sa nouveauté, belle par la modicité de son prix, belle par sa nécessité, belle enfin par le parti qu'en peut tirer la consommation.

En 1806, il y eut 27 médailles d'or de distribuées; en 1854 le nombre des croix s'élevait à 28, et celui des médailles donnait une idée de la puissance algébrique. Gare pour 1859! qui nous préservera, mon Dieu, de cette nuée de croix, de cette pluie de médailles à venir! Sachons attendre.

Au fait, est-ce l'industrie qu'on honore en prodiguant ainsi les récompenses.